Document généré le 25 avr. 2024 12:46

Ciel variable

La mémoires des pierres

Chantal Mantha

Numéro 12, été 1990

La route

URI : https://id.erudit.org/iderudit/21926ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

0831-3091 (imprimé)
1923-2322 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Mantha, C. (1990). La mémoires des pierres. *Ciel variable*, (12), 45–45.

Tous droits réservés © Les Productions Ciel variable, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

LA MÉMOIRE DES PIERRES

Un jour, je me verrai là, assise sur un banc de pierre séculaire et je ne me souviendrai pas.

Je croirai me souvenir de ces vacances en Italie – comme il faisait chaud, comme le vin était bon quand on y baignait des pêches juteuses – mais je ne me souviendrai pas. J'aurai oublié les odeurs de la rue, de la terre, ce vent brûlant sur ma peau, la langueur de midi dans l'ombre des *palazzi*, l'énergie retrouvée de nos pas sur les pavés à la nuit tombée, le goût des câpres de Salina et celui de l'*amaro* dégusté au bar après le repas du soir.

J'aurai oublié l'essentiel de ma présence là. J'aurai oublié le tremblement intérieur. Je me serai inventé une autre histoire de ce voyage, du drame vécu là, et la photo muette sera complice de cette version officielle. Qui a dit que les images parlent d'elles-mêmes ? La photo se tait, silencieuse comme les pierres. Que lit-on, que sait-on de moi, de toi, par cette photo ? On ne sait rien de l'essentiel. J'avais chaud. *Toi aussi.*

Du séjour dans cette ville, je croirai me souvenir de ce moment, mais en fait, c'est cette photo qui sera l'objet de mon souvenir, c'est l'ouverture du diaphragme de l'appareil à ce moment précis qui inscrira dans ma mémoire la lumière du lieu, c'est la lentille ou le cadrage qui en fera un espace ouvert et pourtant intime.

Je pourrai n'être jamais allée là-bas. Mais je suis sur ce banc et cette pierre n'est pas d'ici. C'est la pierre – et non la photo – qui a gardé ma mémoire.

Chantal Mantha

Dory's Tremblay